

AGO

Autoportrait séquencé de Tony Chicane

© Antoine Dufeu

Première séquence :

TROU NOIR

(Semaine 37 de l'année 2009 :

Bulgarie, Côte du Soleil)

1. RESTES D'UNE DESTITUTION

1.1.1.

Il y a quinze ans je m'appelais encore Pravimé Lubova. Depuis, mon nom a changé. Née partiellement déniée et prématurée en Ethiopie, j'ai grandi dans mon premier pays : la Bulgarie de Todor Jivkov. Je vis et travaille dans mon deuxième pays : la France actuellement de Nicolas Sarkozy.

Passée d'Est en Ouest sans trop savoir pourquoi, je fus considérée noire en Bulgarie en raison de ma peau mate. Je dus ensuite souffrir longtemps le droit de demeurer en France.

Aujourd'hui tous mes papiers sont en harmonie ; y sont inscrits mes nom et prénom nouveaux : Tony Chicane.

1.1.2.

Il y a une centaine d'année ma famille était l'une des plus riches – des plus riches et plus connues – de Sofia ; j'ignore précisément et toujours comment. Riches puis destitués de leurs biens lorsque fut institué un régime communiste, les membres de ma famille durent un à un composer avec les nouvelles conditions communes sans jamais devoir apprivoiser la misère.

A l'exception de quelques centaines de grammes d'or fondues par le frère de mon grand-père – emprisonné pour cela – et les revenus bien vite taris de menues valeurs placées en France, le patrimoine familial entier fut accaparé par l'Etat nouveau qui exhorta les enfants de ma génération à être « Toujours prêt ! » (« Vinagi gotov » répétait une petite voix). Mais toujours prêt à quoi ? Du capitalisme, de l'argent, de leurs logiques et de leurs mécanismes, jusqu'à présent tout ou presque m'échappe.

1.1.3.

Juste après la chute du régime proto-communiste – confondu année après année avec un Etat policier avide de crimes élucubrés – advint la

« grande restitution » dans un bain de capitalisme étatique devenu sauvage sous contrôle mafieux. Les membres de ma famille encore en vie commencèrent à récupérer leurs biens par droit naturel, magouilles et batailles juridiques menées ou non jusqu'à leur terme.

Les bribes de mon histoire familiale me concernent maintenant de proche en proche moi qui partis – l'ancien régime à peine effondré – à la recherche d'un avenir émancipé des objets enviés à l'Ouest, des niveaux de vies sempiternellement mis en balance, et d'un mimétisme dévastateur.

1.1.4.

Alors que je reviens à la Mer Noire pour la première fois depuis treize ans, plus que jamais j'estime l'égalité politique et économique indispensable entre nous tous, êtres humains habitants la Terre.

2. NOUVELLES IMPRESSIONS DE LA MER NOIRE

1.2.1.

Carrément un autre pays ; la Bulgarie a complètement rompu avec son ancienne mode dirigée et planifiée. « Mother fucker ! » I said encaissant le premier choc venu transmis par le pneumatique du Boeing en contact avec le sol abrasif de la piste de l'aéroport. « Mir i lubov » enchaînai-je, presque déjà prêt à générer du cash du Zaïre au sommet de l'Everest.

Au moment de franchir le poste frontière, je tombai nez-à-nez avec une pub de l'opérateur de téléphonie Globul prétextant la sympathie à l'endroit de la nature pour diviser le monde en deux : d'un côté Globul et la nature, de l'autre une couverture téléphonique pour tous. Je la perçus comme un mauvais présage même si j'ai maintenant l'habitude de voir s'étaler slogans et images publicitaires plus dégueulasses que chiasse carabinée.

A Varna, plusieurs heures durant, j'y ai retrouvé quelques repères :

tavernes en sous-sol d'hôtels consacrés par les années soixante-dix, chaînes de Lada et chats par dizaines, alignement de portiques dans le complexe portuaire, banitsi cuits dans des fours à bois, mouettes en rase-motte devant l'opéra, flux de pétrole serpentant entre les automobiles, ribambelle de poignées de mains parmi l'élite culturelle locale...

Puis le temps s'est arrêté brutalement.

1.2.2.

Au bord de la Mer Noire, nous, minibus et passagers, descendons vers Bourgas et traversons d'anciennes forêts, bordées de prostituées, autrefois régulièrement séparées du rivage par d'inénarrables tours hôtels jaillies de terre grâce à quelques apparatchiks. C'est au milieu d'un paysage semblable, aujourd'hui envahi par des constructions abandonnées en pleine crise financière, qu'il y a vingt-deux ans, je m'étais faite violée. « Violée » est sans doute un terme inapproprié pour la majorité de mes concitoyens, qu'ils soient maintenant français ou bulgares puisque je ne dus mon salut qu'à ma fuite, une fois les premiers attouchements opérés, loin, le plus loin possible hors de la voiture de mon agresseur manifestement aguerri. Je ne doute pas que

de nombreuses filles ou femmes, ici comme partout au monde, se font encore violer ou violenter, et que d'encore plus nombreux imbéciles, ici comme partout dans le monde, en rient encore et toujours, méprisant des existences bousillées incroyablement difficiles à réconcilier avec tout amour éclatant.

Il m'en a fallu des années avant de pouvoir aimer.

1.2.3.

J'ai soutenu ce souvenir une bonne trentaine de kilomètres avant qu'un arrêt âprement sollicité par un Russe à l'approche de son lotissement fraîchement sorti de terre – mais pour quelques années encore inscrit dans les comptes de l'agence locale d'une banque internationale – ne me fasse noter les démangeaisons machinales du conducteur peut-être toujours sous le choc d'une transition brutale vers le capitalisme occidental ressenti aujourd'hui encore jusqu'en son volant quotidien.

« Il faut toujours une première fois », dit-on. Moi, c'est la première fois que je reviens en Bulgarie depuis mon cinquième effondrement amoureux. Etre quitté par la femme de sa vie est une douleur sans nom

que le terme enjolivé de « rupture » rend avec parcimonie pour ne pas dire calomnie. Largué, je l'avais été, homme qui parfois jouissait comme la femme que je n'avais jamais cessé d'être, au motif implacable mais juste de ne plus être aimé. Huit années d'une vie commune paraissent une éternité lorsqu'elles se heurtent finalement à un mur de colères et d'argent, de briques et de nationalités, d'identités et de sexualités métamorphosées.